Tssy & Lans
2012 - 2015

© 2016, Florent Testa
Tssy & Lans 2012 - 2015

Tssy ou Lans, personnages, auteurs et narrateurs ont écrit un récit dont ils modifieront sans cesse la forme.
Les rédactions et les lectures successives de l'histoire sont devenues une habitude secrète, un loisir solitaire.
Tantôt lue, tantôt écrite. Tantôt lecteur, tantôt auteur.

Tssy & Lans
2012 - 2015

VUE SUR LA MER

Les ailes d'un insecte volant giflent le verre d'une fenêtre close. Les coups de feu projettent l'ombre de la bête effondrée sur les murs du logis. Une bosse apparaît là ou la mouche explose. La parois est tapissée d'ombres et de pattes velues.
Un asticot sort du dessous des débris et avance vers la fenêtre. Le matin la mouche meurt. Du cadavre sort une larve qui reprend les corvées précédentes. Les journées tâchent avec précision le vitrage d'un bourbier d'ailes et de pâtes ensanglantées. Le faisceau d'un laser papillonne dans la salle et cherche à se poser sur le verre bosselé. La viande séchée par le soleil se décolle du vitrail avant de s'effondrer sur le sol. Les miettes s'entassent et forment un tas. Quand je suis à l'extérieur légèrement de dessus je peux apercevoir le monticule de déchets. Le sommet de la décharge pointe à travers l'encadrement de la fenêtre close.

L'essaim en pièces gît au sol éclairé par cette lune jaunâtre.

Une femme en pyjama rayé entre brusquement. Le sang bleu à déjà tâché le parquet rustique. Une fleur de Lys pousse et défonce le joint de dilatation placé entre l'extrémité du sol et le début du mur. La femme frotte à la mort la surface cirée. La couleur vulgaire quitte la pièce.

J'imagine la scène sur un tableau de salon

bourgeois.
En arrière plan du grand format je distingue une toiture plantée. La couleur verte surplombe une ville faite de hauts buildings miroitants. Les bosses font craquer le vernis en façade.
Le chef d'oeuvre s'écaille en surface sous les coups successifs des mouches assaillantes.
Un cratère pris entre les glaces libère la vue sur l'extérieur de la pièce. Je m'en vais coller mon oeil sur la paroi presque trouée. A travers la forme creusée je contemple un paysage pluvieux.

Le trou est devenue une lentille grossissante de la taille d'une pièce de monnaie. Je lèche mon doigt et décolle la laine de verre du milieu. Je me vois grossi sept fois. Au loin des litres d'eau tombent en de réguliers sillons transparents. Les colonnes de pluie s'effondrent sans interruption sur les toitures alentours. La chaleur du soleil emmagasinée dans les tuiles en céramique rouge flotte à cette hauteur.
Quand la pluie tombe les mirages chauds explosent par interruption en soupirs de vapeur. Je pointe le télescope sur cet interminable spectacle. J'ai du mal à faire la mise au point. Je regarde à 180° plus au sud l'étage des voisins. Un garçon dressé droit devant la fenêtre tord brusquement son dos. À travers ma lunette je peux voir la ride prise entre le bassin et les abdominaux. La gymnastique de son corps facilite le travail des pondeuses. L'essaim de mouches forme un tunnel vertigineux et traversera peut-être la pièce en un jet noir épais et continu.

Les bêtes tentent toujours de fracturer la fenêtre qui clôt le mur nord de l'habitation. Des vêtements mis en boule distribués au sol sont tâchés de grands traits. J'observe la petite ombre grise épouser les tas de tissu éparpillé. La garde-robe chiffonnée sera bientôt dans le noir d'un cachot. La mouche se jette une dernière fois sur le centre exact de la vitre. Je vois la pointe de l'aiguille obstruer la fenêtre avant que l'abdomen ne s'échappe enfin par les rues. Le verre finit par céder et le boulevard disparaît. La chambre est irradiée.

Le tonnerre gronde et toute la maison vibre. Un tableau se décroche du mur et traverse le sol. La fenêtre s'émiette comme du sel sous le parquet rustique. Le double vitrage verni coule le long de la façade. Le froid pénètre dans la chambre mal isolée. L'odeur de la terre remonte par les colonnes de pluie et pénètre dans les narines du gymnaste endormi. Un grand linceul de tissu blanc entoure son bras gauche. Derrière ce drapé diamant une plaie se creuse au milieu d'une chair rose bonbon. Le drap posé sur le corps de Lans se fige comme la glace. Le tissu vitrifié prend la forme d'une feuille de verre prête à blesser le corps abîmé. Lans ne bouge plus d'un poil.

J'appuie le déclencheur et libère le cliché qui sort aussitôt du télescope orange.

LE COSMONAUTE

Je me retrouve au beau milieu des étoiles. Un automate est en orbite autour d'une station spatiale.
Il tourne comme un rond. La visière anti-UV épouse le visage du cosmonaute et donne le reflet en sphère du vaste tout environnent. La Terre ronde comme une orange se reflète sur la visière parabolique. Sur la gauche un voyant clignote. Des paquets d'ondes lumineuses s'entrechoquent entre la surface du visage de l'explorateur et la visière de la combinaison. Les échanges d'énergie toujours plus élevés se transforment en chaleur. La fréquence lumineuse s'étale sur un million de maillots de bain une pièce en six million de couleurs. Un satellite privé court au dessus du sable. Il s'empresse d'exécuter l'explorateur aveugle d'un obus-roquette lancé en pleine figure. Le son de la mort dans le vide de l'espace brise le silence absolu dans lequel je prenais parfois congé.
D'un coup sec une main habile arrache une pâte de l'insecte sans vie.

-CRAKRK!

Le cadavre estropié flotte dans l'obscurité de l'espace. La mouche est éclairé par les rayons UV d'un soleil brûlant.

Ma main trempe une partie du cadavre dans le vide d'un trou noir et se met à écrire en rond.

UN CASQUE, DES GANTS ET DES BOTTES DE VERRE SONT POSÉS DANS LA COUR INTÉRIEURE D'UN PALAIS TIBÉTAIN. DEUX UNIVERS ÉCROULÉS EN DE VASTES ÉTENDUES DE COULEURS RAYONNENT EN UN POINT PLAT.

2001

Un somnambule marche à tâtons dans l'obscurité d'une chambre à coucher. Dans l'embrasure du sol un coin de la salle se troue et laisse pénétrer la lumière du soleil. Le garçon ébloui blottit son visage dans le creux de son bras. Une plinthe écrasée baille sous la peinture écaillée. L'ouverture en bois laisse apparaître la décoration de mauvais goût des locataires décédés. Des tapisseries anciennes et confuses se chevauchent en une couleur grasse et usée.

Comme tous les matins les draps sont ramassés, lavés, séchés, pliés et rangés. Des clients en déguisement de fantôme froissé défilent dans la salle commune ou Lans déjeune. L'un d'entre eux pose le boulet en fonte enchaîné à sa cheville dans l'assiette en céramique de Lans ou refroidi une soupe tiède.

Dans la télévision accrochée au plafond de la salle à manger commune un journaliste en imperméable jaune commente une vidéo amateur qui tourne en boucle. Une bombe a dévasté tout un quartier à seulement quelques kilomètres d'où se trouve Lans. Sur les images une onde de choc traverse l'amphithéâtre romain jadis érigé au milieu de la cité. Le rond-point est dévasté.
Une chaîne télévisée diffuse en direct les images d'un caddy à roulette poussé par un gladiateur au chômage. Sous le souffle d'une énième explosion l'athlète engraissé se fracture la moitié

des os contre l'armure par-balles scellée sur ses muscles en bouillie. L'acier déforme son crâne et ses mollets épilés. L'immatricule de l'esclave s'imprime en lettres majuscules sur une épaisse façade de marbre. Le caméraman ne parvient pas à ajuster le diaphragme de son caméscope. Le médaillon gravé tombe au sol avant de dévoiler son identité. Le gladiateur est défiguré. L'écran de télévision affiche un carré blanc. Le badigeon de peinture recouvre le verre concave. Aucune image n'apparaît. Le logo doré de la chaîne télévisée tourne sur lui même dans le coin bas-gauche du cadran.
Un souffleur de verre assis dans la salle se lève. Sa main caresse la forme froide. L'image revient. Le journaliste a disparu. Le reportage semble maintenant diffuser les images en séquence d'une caméra abandonnée sur le sol. Les véhicules aux vitres teintées heurtent la poussière en excès qui flotte devant la caméra bancale. Le sifflement en stéréo des débris de verre explosés au sol sème la terreur dans le salon. Le visage d'un commerçant ambulant éclate dans une fenêtre en lambeaux. La chair des automates s'écarte en minces blessures. Des filets de sang coulent sur l'air irrespirable.
Les vendeurs à l'emportée renversent leurs soupes fumantes dans laquelle d'épais nuages de sang se disloquent en dansant. Leurs chapeaux sont des cônes plats en bois sur lesquels trébuche un serpent à sonnette.

Il est allongé à la terrasse horizontale d'un cinq étoiles en flamme. Le soleil se dissout dans son

thé.

L'activité de la cité est interrompue. Des volatiles gris forment un épais rideau de cendres en périphérie du centre des affaires. Sur le panneau d'un studio d'enregistrement télévisuel est inscrit en lettre majuscules :

APPLAUDIR.

Ce matin au milieu des grattes-ciel les rayons du soleil traversent l'épais nuage catastrophique. L'air est sec. La lumière s'insinue à travers les artères endolories de la ville meurtrière. Les automobiles ont fondues sur le bitume. Les rayons ultra-violets tapent la robuste carrosserie métallisée sans interruption. L'acier monte dans ses extrêmes températures avant de fondre en un instant. Une lave métallique recouvre entièrement l'ignoble réseau urbain. L'acier brûlant embrase les passants déboussolés. Certains d'entre eux se sont réunis en groupe et font brûler leurs souliers trop épais. La température du centre ville augmente en une poignée de jours plus qu'elle ne l'aurait fait ces cents dernières années. Les piétons marchent comme ils le peuvent sur le marécage d'acier fumant. Un brusque changement de température provoque une dernière explosion. La cité atteint ici la fin de son apogée et s'embrase en une flamme muette et verticale. Toute l'interface tombe en flaques de données hyper-fluides.

PROGRAMME se relance.

Le quartier principal se réveille par saccades. De l'autre côté de la ville un nuage d'insecte s'échappe du centre hospitalier. Les mouches ouvrières partent butiner dans la cité. Nous les suivons jusque dans le lit d'un garçon endormi. Une membrane extra-terrestre plie à sa guise ce garçon en de multiples mîmes. La combinaison infra-mince se tend et se détend sur ses lourds os clinquant neufs. Il sort acheter un croissant rouge dans la peau d'un des mimes qui l'accompagne en civière. Sur le chemin le garçon se décompose en profiteroles.

Le fanfaron se pique dans la veine prise sous le cuir mince et retourné du pli du bras. La toxine se diffuse. Je vois une étoile sur le plafond d'un deux pièces habité jadis et remeublé de tête. Une nébuleuse déjeune dans la cuisine. Des étoiles filantes se saoulent sur le sofa. Une comète vomit dans les toilettes. Un roumain fait la manche derrière le volet encore fermé de la fenêtre qui donne sur le rez-de-chaussée. Il gémit et partage avec moi ce bout de trottoir ensoleillé. Un étage tombe et nous projette en avant. Des explosions se superposent sur la cornée du mendiant imprésario. Ses rétines changées la veille du départ subsistent aux effets spéciaux hollywoodiens.

SOIN

Un robot ouvre la porte du bâtiment C. Il lui faut une journée entière pour doper les convalescents du nouveau complexe hospitalier installés dans les grandes prisons grises. Le robot se contorsionne en avant pour montrer son sexe rond. Le programme FANTASME est diffusé dans les lunettes Hight-Tech installées au bout de la bosse cartilagineuse du nez des patients. Deux autres robots en tenue d'Adam ferment à double-tour la grande porte de la grange.
Ils se touchent sous la lumière de la caméra qui vole. Leur bouche grande ouverte accrochée à leur tête s'agite sous l'hélice du drone voyeur.

L'HÔPITAL

Sous les fondations de l'hôpital la machine se réveille. Une pièce d'industrie se dérobe. De la poussière verte glisse le long des parois métalliques. La rouille se dépose sur le sol en céramique. Un rouage s'élance autour de son axe et en entraîne un autre. La chasse en acier remplie de charbon incandescent se vide par la cuvette inférieure. Une vapeur d'eau sort en un jet cumulus de plusieurs pieds. Ce chantier bruyant projette dans le ciel un point blanc vide comme une étoile au scintillement rapide. Lans court de toute ses forces dans les couloirs du bâtiment en quarantaine. Des aspérités nuageuses apparaissent aux extrémités de son corps. Il éternue un spectacle pyrotechnique. Des jets de lumière jaillissent par ses narines et d'entre ses paupières fendues. Sa bouche gonfle dangereusement avant de s'ouvrir en un bouquet final inspirés des pivoines aux épines acérées des jardins botaniques occidentaux. Les conduits se remplissent de mélasses enfumées et noyées le long des maçonneries partenaires. Le souffle court d'une poutre qui en bouscule une autre effondre la mine sans or à chaque éternuement. Son vomi se répand sur les carreaux en porcelaine blanche du laboratoire d'expertise. Le complexe hospitalier de la ville est en pleine construction. Un chantier infernal cohabite avec les convalescents. L'architecture de l'hôpital varie en fonction des malades. Quand un chirurgien remet une moelle épinière en place c'est tout

l'escalier centrale du bâtiment C que les ouvriers reconstruisent. La ferraille encore en fusion qui arme le béton se refroidit dans la poussière de brique et s'agglomère en un parpaing gris. Les chambres d'hôtel sont prévues pour accueillir de curieux amoureux. L'hôpital est une ville romanesque d'une rentabilité record. Nous y achetons de l'huile bronzante et un pot de crème contre les rides.

EXILÉ

Le soleil se lève. Lans admire dans le hublot latéral une pluie légère et délicate vaporisée par le dessus.
Le goudron pailleté de la route brille par facettes interposées. Lans jette dans le vent le pansement jaune qui siégeait dans le creux de son bras long. Le jaune du bandage s'attarde quelques secondes à la fenêtre du vaisseau et disparaît quand le soleil s'éteint derrière un jour blanc. Devant l'entrée de la cité un homme noir agenouillé dans la boue emboutit la terre glaise à l'aide d'un vieil outil. Son corps athlétique ruisselle de sueur. Armé de son emporte pièce il fait sécher au soleil sur des kilomètres carrés les briques qui serviront plus tard à soigner la cité. Ses mains frottent la matière humide contre la forme en acier qu'il tient fermement entre ses deux pieds orientés vers le ciel. Un signal s'échappe de l'appareil d'enregistrement posée à l'intérieur de la voiture qui fume.

-LANS TU ME REÇOIS?
-OUAI, QU'Y-A-T-IL?
-JE ME DEMANDAIS SI TU AVAIS BIEN VERROUILLÉ LES POCHES IMPERMÉABLES AVANT DE LES JETER DANS LA SOUTE À BAGAGE CE MATIN.
-OUI JE CROIS...
-C'EST FAIT?
-JE CROIS.
-JE NE SUIS PAS RASSURÉ

-OKAY, JE VÉRIFIE.

Lans jette un regard derrière les sièges du transporteur.

-ALORS ?
-TOUT EST BON.
-DANS QUELQUES HEURES IL Y AURA UN GROS ORAGE.
-NE TE FAIS PAS DE BILE. LA NACELLE EST BIEN ÉTANCHE.
-REÇU.
-TOUT IRA BIEN.
-JE N'EN AI JAMAIS DOUTÉ.

Tssy, le copilote et complice de Lans repose son appareil de mesure sur ses jambes et fixe le point droit devant lui qui s'échappe vers l'avant. Les barres de fruits confits, les céréales agglomérées, les étranges gâteaux ronds, carrés, rectangles, pailletés ou rayés, la poudre de lait et les poulets en cube se mêlent au couvertures bicolores dorées et argentées, aux duvets sarcophages et aux semelles de caoutchouc insubmersibles. La piqûre du bras gauche de Lans c'est transformée en un bouton de moustique qui enfle sous un poil. Le vaisseau accélère et l'horizon défile sur le pare-brise. Un aérosol presque vide roule le long du tableau de bord et tombe mollement sur le sol en acier qui pousse un cri métallique. Les silhouettes de FANTASME se dissipent ; des fesses bombées et des seins siliconés se vaporisent dans l'air. L'aérosol aux effluves de citron artificiel se vide

au sol. Les derniers centilitres de gaz le font bondir avant que la machine ne s'épuise dans une dernière bouffée.

-TSSY, TU DORS?
-NON. TU VOIS BIEN QUE JE CONDUIS.
-T'AVAIS L'AIR DE DORMIR.
-TU VOIS BIEN QUE NON.
-TU VEUX QUE JE ME METTE AU VOLANT?
-NON ÇA IRA. ARRÊTE ÇA TU VEUX.
-TU ES SÛR?
-IL NOUS RESTE COMBIEN DE TEMPS SUR CETTE PARTIE DU PARCOURS ?
-JE NE SAIS PAS.
-CE N'EST PAS TRÈS RASSURANT.
-LE TEMPS ME PARAÎT TRÈS LONG DEPUIS QUE NOUS AVONS EMPRUNTER CE TROU DE VER.
-CE N'ÉTAIT PAS MON IDÉE.
-CE N'ETAIT PAS LA MIENNE NON PLUS.

Lans indique avec son doigt un tronçon de route sur la carte qui flotte à quelques centimètres devant sa tête. Le garçon tapote une combinaison de mouvement d'une seule main et la carte se referme en un son de papier numérique tourné. Lans essuie la bave du pouce qu'il vient d'utiliser avec un chiffon sale.

-ON FERA SANS LA CARTE.
-J'IMAGINE QUE TU SAIS CE QUE TU FAIS.

-LE TEMPS ET L'ESPACE NE CORRESPONDENT PLUS.
-ÇA DOIT ÊTRE LE DÉCALAGE HORAIRE.
-TU N'AS PAS TORT.
-JE N'AI JAMAIS PRÉTENDU LE CONTRAIRE.

Lans déconnecte l'appareil qui le relie au serveur de CONTRÔLE. Il désactive aussi Calcul. Seul HORAIRE reste allumé en blanc sur la peau déjà bronzée de son poignet gauche baigné de soleil. Toutes les autres interfaces sont éteintes et laissent les avant bras du garçon vierges de leurs icônes.

Sous ce soleil étouffant la peau des bras des deux voyageurs pelle à vue d'oeil puis elle se reconstitue sous un nuage de papier de soie qui explose. Ce n'est qu'une fois les tatouages d'applications confuses hors fonction que je puis admirer ce phénomène de mue sur un fond de paysage défilant. À travers la petite fenêtre ronde, le droit de la route indique midi à toutes les heures quand...

-Pffffff...
-BANG!

Un objet non identifié percute l'embarcation par surprise et égare mes rêveries. Le choc s'écrase sur le coté gauche et plie la tubulure en acier qui protège le châssis de la carlingue roulante. Le carrosse encaisse le choc. Lans regarde filer au loin l'acier gris du véhicule dangereux pailleté d'or et de bleu. Les aiguilles d'HORAIRE s'affolent.

L'aile arrière gauche de l'habitacle s'enfonce et se rétracte sur elle-même en une compression moderne de tôle froissée. Lans se retrouve en l'air à quelques centimètres au dessus du siège. Sa montre sonne treize coups quand celle de Tssy en sonne douze.

-RIEN NE VA PLUS!

La bille en acier roule dans le tourbillon d'une toupie quadrillée. Le rouge, le noir. Le rouge, le noir.

-JE MISE DOUBLE SUR LE ROUGE.

Hélas la mâchoire du pilote percute la manette de direction. Les chairs de son visage se disloquent et viennent s'étaler contre le pare-brise étincelant. Le plastique noir du volant s'imprime dans l'ossature de Tssy. La nuque se brise en un coup sec. Le sang encore dans sa trajectoire artérielle dessine dans l'air rouge un cylindre parfait reliant une dent à la gencive broyée. Lans ouvre les yeux. Il est là en apesanteur au beau milieu de cette pagaille accidentelle. Dans la salle du casino la case noire devient subitement rouge. La tricherie ramène les fesses de Lans sur le siège et la molaire sur son os. Le sang s'échappe par la toupie écarlate. L'accident n'a plus lieu.

AIRE DE REPOS

Des sans-abris maudits soulèvent quelques feuilles mortes. Ils sont à la recherche d'un bout de quelque-chose. Quelques dents dévitalisées ornent leurs bouches tordues. Ils fouillent dans une poubelle de plein air et en extraient une bouteille de vin à moitié pleine accompagnée de plusieurs fonds de sandwich.
Les deux compagnons de route rejoignent l'engin les poches pleines. Lans et Tssy prennent une douche salvatrice dans le fond de la pièce. Leurs corps s'évaporent dans l'acide en même temps que la mauvaise odeur. L'acide s'écoule sur la route par le trou d'évacuation percé à cet effet dans le fond de cale du wagon de transport. Lans se gratte les méninges et se rassoit méfiant dans un coin de l'embarcation. Les deux jeunes garçons fouillent dans leurs poches.
Ils sortent simultanément deux drôles d'objets tubulaires. Les deux voyageurs soufflent dans les sarbacanes. Une couche protectrice recouvre leur réserve de nourriture. Les couleurs scellées sous ce qui semble être un simulacre d'amidon ont perdu leur vivacité au profit d'une conservation bactérienne optimale. Tous leurs vivres se retrouvent estampillés I.F.R.I à la manière du logotype poinçonné dans l'acier modifié des sarbacanes. Des animaux morts sont posés en guise de balise au bord de la route. Leurs yeux vitrifiés reflètent l'embarcation mobile qui passe.
A l'aide d'ANALYSE je remarque que les globes oculaires gauches des mammifères sont reliés à

des enregistreurs eux-même reliés à un espace de stockage gardé sous haute sécurité. Les yeux gauches enregistrent sur des bandes magnétiques tout ce qui passe dans leur champs de vision tandis que les yeux droits diffusent les quinze minutes enregistrées par rétro-projection sur la cornée qui sert maintenant d'écran de cinéma et semble refléter la réalité. Je me demande pour qui travaille cette armée d'espions en putréfaction. Je m'extrais de ce scénario mais ai suffisamment de temps pour remarquer les gros bourdons assis en rang d'oignon sur le siège de cinéma abandonné sur la voie d'urgence. Lans dérègle sa montre sur midi. La carrosserie bossue reprend une forme de la belle époque. Ce sont toutes ces lignes arrondies que j'affectionne le plus. La mâchoire de Lans est à nouveau solidement harnachée à la tête du navire et Tssy regarde droit devant. L'équipage rigole comme une dérangée édentée.

SON ET LUMIÈRE

Le bolide suit le tracé enregistré en pilote automatique. Elle connaît la route. Toutes les pièces de l'embarcation amplifient les vrombissements bruyants du moteur à explosion. La mécanique postillonne sous le capot avant du vaisseau. On peut entendre de l'intérieur du poste de contrôle les impacts d'huile et d'essence contre le panneau métallique qui verrouille le compartiment moteur.
Les ondes fendent l'air. Leur bruissement aigu devance nos déplacements. Elles battent de l'aile parmi les volatiles terrifiés. Lans saisit en plein vol une onde par les pattes et la range dans son veston. Il collectionne ces gélatines invisibles dans un carnet replié dans le fond de sa chemise tachée d'huile. Depuis le début du voyage il est parvenu à en répertorier une douzaine. Pendant les temps de permission il dresse les plans de ce qui semble être un instrument de musique. Je trouve personnellement que ça n'a aucun intérêt mais ne m'y oppose pas. Il semblerait que son moral y soit attaché. Au franchissement d'une bosse un trophée s'échappe de la bourse et glisse dans sa main gauche. La gélatine file entre son index et son pouce qui manque de préhension. Il parvient malgré tout à retenir au tout dernier moment un filament de la méduse d'où sort un dernier sifflement. L'invertébré s'écrase sur un poteau électrique avant de heurter le câble qui s'échappe au loin dans les montagnes. Le mince filament se brise et fait fuir la meute de pigeons

qui faisaient la sieste sur le fil électrique détendu. Une fiente s'écrase sur le capot avant du véhicule sans roues. Le moineau reprend sa forme initiale et siffle dans les airs une insulte de diva.

Lans tapote son veston pour sentir la chair et les plumes bien rangées contre son coeur. Il apprécie particulièrement le bec dont il se sert pour se curer les dents après avoir dévorer l'animal.

Aujourd'hui le vent souffle fort et enfonce la tôle fragilisée de l'habitacle. L'équipage navigue les ailes repliées et craint de perdre de la vitesse. Presque instantanément l'acier se redresse. À tous les coups le son du métal qui se tend me fait bondir sur place. La carrosserie devient une voile qui se cambre et se plie au grès du vent. Les tornades successives des vieilles plaines que nous traversons nous poussent contre toutes attentes jusqu'au grand détroit. Le bras de terre a roulé de quelques kilomètres vers le Sud-Ouest. Ce récent évènement nous facilitera l'accès au passage creusé entre l'eau et la terre. Lans reprend la peau de Tssy et pilote la machine. Le paysage coule sous le caoutchouc fendu qui tourne en rond. Comme l'indiquait les simulations météorologiques du matin le voyage est interrompu par un gros orage. L'eau du ciel tombe trop fort. Nous décidons de nous arrêter. Au sec Lans commande de la viande de boeuf macérée et du vin très rouge. Le verre reste plein, posé sur le comptoir, ce qui donne une ambiance chaleureuse au repas et reflète les sourires automatiques du garçon de café. C'est

l'heure de partir. Tssy trempe les lèvres dans le breuvage noir et se tâche sous le menton. Le liquide chaud fume sous ses ongles mouillés. Devant un distributeur de sucettes à nicotine d'autres caravanes se retrouvent en échangeant quelques mots.
La nicotine modifiée les rend tristement invisibles. Les deux garçons remontent dans la voiture en bousculant les fantômes nauséeux qui squattent le parking du restaurant de routiers. Sur le chemin Lans et Tssy choisissent à tour de rôle l'itinéraire au milieu des bretelles en béton qui enlacent le grand mont. Les tronçons surélevés ou encaissés dans la montagne se mêlent à des doubles réseaux parallèles. L'urbanisation récente tisse un nœud sur la carte qui se déplie en une maille de laine fléchée et tachée de légendes écrites en gras. Tssy ne manque pas de s'emmêler les pieds dans le sentier dégoulinant. Lans tapote dans l'air une série de trois combinaisons pour éteindre le carte. Tssy se réveille en hurlant.

- LÂCHE MOI LES BASKETS !
- PAS LA PEINE DE HURLER.
- T'ES MALADE OU QUOI ?
- TU AS FAIT UN CAUCHEMAR ?
-JE NE SUPPORTE PAS QUE TU M'ARRACHES LA CARTE DES MAINS.
- MAIS TU T'ES ENDORMI.
- PAS DU TOUT C'EST TOI QUI DORMAIS.

Tssy regarde à ses pieds et hurle de nouveau :

-QU'EST CE QUE C'EST QUE ÇA?
-JE VAIS T'EXPLIQUER.
-M'EXPLIQUER!
-CALME TOI.

Au sol ses lacets sont tous emmêlés. Il y en a des jaunes, des bleus, des gris. Il y en a des plus étroits que d'autres, des pointillés et des doubles qui se croisent dans la mousse verte qui pousse déjà au Nord sur le sol métallique qui bouge sous un pied mal chaussé. Au milieu de ce désordre un pilote de taille microscopique se fraye un chemin à travers des lacets colorés. Il est habillé d'un costume trop large. Il a l'air d'une conscience de conte de fée débraillée. Le petit monstre court effrayé se cacher entre le pare-brise et l'avant de l'embarcation. Tssy s'amuse à lever et baisser le levier de contrôle qui ouvre et ferme par intermittence le volet d'aération. Le pilote infiltré par erreur profite de cette apparition sacrée pour s'exposer aux rayons de soleil dont le gigantisme le mêle à la vitre en un état d'exaltation divine. Cette mécanique imparfaite éclaire l'intérieur de l'habitacle d'une lumière sacrée et teinte la vitre d'un léger voile gris indélébile. Les longues langues de lave froide qui défilent sur le pare-brise se ramollissent et accompagnent le pilote factice dans cette sieste molle.
Nous arrivons lentement au grand détroit.

Le sol sur lequel se tenait encore hier l'hôpital et la colonie n'est bientôt plus qu'un petit grain de sable dans le fond de l'habitacle. Entre bâbord et

tribord la petite planète corpusculaire tient son orbite par politesse en gravitant autour d'une allumette éteinte.
En s'agitant Lans écrit dans la buée du pare-brise:

SORTEZ MOI DE LÀ

Quelques secondes après il essaye de s'échapper par la fenêtre du véhicule. Tssy lui tient les pieds avant que son corps ne s'envole dans le vide du plafond peint en bleu. Trop tard, ses doigts agrippent le papier peint éteint qui virevolte dans les airs et le soulève de son siège jusqu'au soleil en mousse. Le programme matriciel peine à ce cacher derrière les reflets des rétro-visions installés aux quatre coins du bolide. La perspective percute le pare-brise de manière anormale. Le verre se fendille. Je prends mon mal en patience. Dans quelques secondes je retrouverais Tssy dans la chambre mobile ré-hameçonné à sa fièvre volante et toutes ses données bien rangées à leur place.

L'HÔTEL

L'équipage déjeune dans la voiture les restes de sandwich amidonnés. Tssy le ventre plein conduit inlassablement. Sous son pull-over, une superposition de tatouages rétro-éclairés représentent les vues satellites de nos déplacements en temps réel. Tout le voyage est ainsi archivé entre ses omoplates imbibées d'encre électronique. Tssy soulève son pull-over jusqu'a ce que l'on voit la couleur brunâtre de ses tétons et montre à Lans l'itinéraire à suivre. Le temps trotte derrière la montre de l'un tandis que le paysage s'imprime sous la peau de l'autre la manette des gaz bien en main. Je me rappelle que nous faisons une pause dans la cité voisine. Nous prenons une chambre dans un hôtel bon-marché. Lans renifle l'air et dit :

-TU SENS CETTE ODEUR?
-DE QUOI PARLES TU?
-DE CETTE ODEUR...
-QUELLE ODEUR ?
-TU NE SENS PAS?
-PAS VRAIMENT.
-ÇA EMPESTE LE TABAC FROID.

Tssy lape l'air ambiant à la manière d'un chien aux aguets et se met à pisser dans un coin sombre. Dans la nuit Lans aperçoit derrière le matelas de la chambre d'hôtel sa vieille maison. Derrière lui de l'autre côté la méditerranée scotchée au plafond de la chambre à 150 crédits s'anime

subitement. Les oreillers énormes se frayent un passage dans l'ouverture improbable du matelas entaillé d'une large grimace. La porte comporte deux surfaces similaires qui donnent vue sur deux chambres distinctes. À la verticale Lans semble bloqué entre deux plafonds construits l'un contre l'autre. De son côté Tssy dort paisiblement. Les oreillers en nombres vident la petite chambre Conquistador en même temps qu'ils remplissent l'autre chambre hésitante entre un style Louis XIV et un mobilier suédois bon-marché. Les deux voyageurs restent réfugiés sur le lit qui se lève maintenant sous la pression des oreillers chauffant mal-réglés. Le matelas navigue dangereusement entre le plafonnier et la grande fenêtre entre-ouverte de la chambre Louis XIV. Lans manque de se blesser avec un des angles en aluminium mal usiné. Il saute par l'ouverture et s'accroche au battant engoncé. Son corps bascule à l'extérieur de la pièce. Il claque dans sa fuite les deux cerceaux métalliques qui tiennent le double vitrage et retient dans la salle l'étrange phénomène d'expansion. Il chute sans cri le long de la façade familière. Plus bas il embrasse toute la ville en un craquement d'os brisés.

PROGRAMME se relance.

Lans se retrouve allongé face contre ciel sur un toit gazonné planté sous la chambre. D'ici il aperçoit en hauteur la fenêtre de chez lui qui se fissure en craquant. Le double vitrage a maintenant disparu. Les oreillers ont muré l'ouverture de la fenêtre. Le

tissu tendu prend la couleur du béton peint en blanc. Le nouveau mur ainsi fait se fissure et passe incognito parmi la texture souillée de la façade trentenaire.
Assis cette fois en tailleur sur le toit du bâtiment voisin transformé en ruine Lans contemple sa chambre murée. Ça sent déjà l'humidité. Un robot sur chenilles projette en un mouvement de balancier une boule de destruction contre la façade de la résidence azuréenne. Le pan de mur s'écroule et laisse apparaître l'intérieur d'une caverne préhistorique.
Son état de conservation surprenant attire tous les savants de la région. Sa chambre baigne dans une crique à l'intérieure de laquelle des plongeurs oxygénés viennent farfouiller de longues heures durant. Une fenêtre claque. Le vent matinal aère les deux chambres mitoyennes. Tssy et Lans se réveillent en même temps. Les oreillers chauffants ont laissés de larges traces de sommeils sur leurs visages bouffis. Leurs arcades sourcilières enflées témoignent d'un récent coup de lune. Les deux visages se regardent face à face dans le petit miroir de la chambre bon marché situé dans le centre de la ville. Une barbe longue vient boucher la cuve en porcelaine posée à quelques centimètres de la tête. Dans l'obscurité de la pièce de nombreux corps sont étendus sur le sol. Coincés sous les couchettes les paresseux rigides sont emmitouflés jusqu'au dessus du crâne, bordés par mégarde. Lans prend le premier la brosse à dents et la trempe dans la pâte à dentifrice bicolore. Une grosse mouche traverse le miroir et grille le reflet d'un feu rouge

de la rue basse. Lans en profite pour percer un point noir douloureux. Le comédon s'écrase sur le métal poli. Les murs de la chambre sont recouvert d'un revêtement inoxydable sur lequel Lans n'est pas le premier à exprimer sa fibre artistique. Dans la salle de bain le visage du voyageur est marqué par les plis de la literie. Les oreillers ont dessiné une cartographie hasardeuse faites de rides photo-réalistes. La dentition brille. D'autre visages rentrent dans la salle de bain. Ils se ressemblent tous. Je me souviens les avoir bousculé d'un air détaché avant de quitter la chambre. Je regrette de ne pas avoir rendu ces visages clos plus souriant. Je me dit parfois qu'un clin d'oeil aurait suffit à les rassurer. Après une nuit passée dans cet hôtel bon marché nous remontons dans la roulotte. Je vérifie HORAIRE. Tous semble normal. La machine démarre en crachant quelques fréquences graves. Le trottoir s'effrite. J'aperçois les marques de plusieurs coups de canines donnés pendant la nuit. Les vampires ont été de sortie.

LE CRASH

Nous voilà arrivés prêt du détroit qui sépare de son mince bras une terre de l'autre. Des soldats britanniques peints à l'acrylique noire et blanche gravissent la porte monumentale. Ils traversent les hexagones tissés du grillage métallisé comme de véritables revenants. La neige se met à tomber droit. Je fais une fixation sur les rayures monochromatiques des pyjamas alertes. Des barbelés étranglent le sommet de la montagne. La végétation qui recouvre intégralement le reste de ce bras de pierre se mêle à la ferraille. Les branches de sapins se transforment à quelques mètres de là en une spirale infernale sectionnée de clous hérissés par intervalle de cinq centimètres. La frontière me rappelle l'ancien monde.
Les soldats en acrylique ramassent des boites métalliques derrière les écrans lumineux plantés aux quatre coins de l'univers. Ils les ouvrent et respirent l'odeur qui s'échappe de ces pièges à sardines. Je prend soin de les leurs ranger dans la poche revolver.
Un slogan publicitaire apparaît à l'écran :

LANS ET TSSY POUR VOUS SERVIR !

Des calèches endommagées sont réparées dans un coin de l'immense carrière qui fait face au détroit. Un intermittent du spectacle trace au pinceau des lignes droites et blanches dans un coin du faux ciel.
Les 747 du siècle sillonnent le fond de la scène

à vive allure. L'aviation suit les hiéroglyphes africains qui parcourent ce carré de ciel bleu boulonné dans les coins. La carrière nous protège des vents Francistes qui souffle sur les ondes FM. Je rencontre d'autres voyageurs avec qui nous partagerons le repas du soir. Un pilote habillé en femme prépare déjà le dîner. Elle s'appelle Sophie. Ses cheveux sont très longs. Ses petits seins se balancent en claquant de gauche à droite. J'emprunte à pied un chemin de terre cuite. Le terrain est en pente. Il devait être anciennement emprunté par des machines montées sur chenilles. La marche est pénible. Nous arrivons enfin en haut de la crête artificielle. Je discerne dans la brume la grande porte qui se jette dans l'eau. Un parachutiste déplie sa toile sur un nuage et allume un feu. La ville très industrialisée occupe le ciel de ses cheminées en brique. Un morceau de fumée s'effondre. J'évite de peu la brique qui vient se fracturer contre le bout renforcé de mes chaussures de sécurité peintes en un trompe-l'oeil de pied charnu. Des colonnes de fumée rouge s'élèvent dans les nuages et tracent un chemin gris pavé vers le littoral biseauté de travers. Tssy et Lans partent à pied explorer le bivouac. Nous tombons rapidement sur le centre de dépistage mécanique de l'enceinte à coucher. Les véhicules sont ici contrôlés et réparés pour amenuiser les dégradations. Les équipages et les techniciens s'activent à bidouiller les voitures fragilisées par ces longues heures de déplacement. À midi la tête pleine d'esprits et l'estomac encore vide je m'imagine en train de manger la viande d'une

boucherie chevaline cuisinée sur un pied de porc maintenu dans la bouche d'un cochon vivant.

-OH DIEU!

Des réacteurs nationaux brûlent les cheveux de la belle Sophie. Dans un bruit sourd la carrière s'effondre sur le campement. Le 747 c'est écrasé sur un des pans verticaux de la carrière. Une déferlante de terre se précipite sur nous et ensevelit une partie de l'histoire que j'écris. Les mots se détachent et flottent en surface. Le courrier ficelé coule sous la boue. Au loin un sportif de haut niveau surf sur le creux de la vague terreuse. La catastrophe prend des airs de tsunami. Un caméraman à hélices suit le surfeur de prêt et vient immortaliser le moment historique. La vague mesure presque 100 mètres. Une didascalie apparaît sur INTERFACE :

RECORD BATTU !

Enterrés vivant les milles véhicules colorés grouillent dans une fourmilière sur laquelle un randonneur mal luné tape avec la plat du pied. Un insecte paniqué creuse une galerie dans la terre meuble du vieux cratère. Les noctiliens en carapace s'engagent par milliers dans ce tunnel sans fin à côté des rongeurs affolés. Je me retrouve à l'intérieur d'un trou plus profond que je ne croyais. Je me débat pour ne pas périr. Je vais essayer de me frayer un chemin à l'avant du véhicule affolé. Je parviens rapidement à me faufiler dans le système de ventilation. Le bruit

du moteur qui tourne à pleine vitesse me crève les tympans. Du sang coule alors par deux oreilles en chair qui viennent d'apparaître sur les côtés de ma tête. Je me souviens très bien du rouge sang mélangé à l'huile encrassée du moteur. La couleur saturée coule sur les pistons qui accélèrent en trombe. L'huile s'est transformée en une pâte rouge foncée qui dégouline à chaud sur la mécanique lustré du véhicule haletant. Sur ma gauche j'aperçois une durite non ensorcelée. Elle semble s'engager dans le cockpit. Je l'empreinte et me hisse vers l'intérieur. Je me retrouve entre le tableau de bord et le pare-brise. D'ici je parviens à retrouver le chemin pour accéder au coeur de l'habitacle que je traverse de par en par. Le poste de pilotage est vide. Je m'échappe par le coffre qui baille à l'arrière de la voiture. Je marche quelques temps dans l'obscurité. Au bout de quelques mètres je me faufile entre deux membranes plastiques. Je suis à l'intérieur de la tente des deux garçons. L'un d'eux, sans se lever, ouvre la fermeture-éclair pour accéder au sas d'entrée. Il rampe vers la sortie. Il est 8h du matin et le soleil brille sur la carrière. Dans la précipitation les lacets des grosses chaussures du pilote n'ont pas été fait. Le grand Monsieur n'a pas parcouru un mètre sur ces deux jambes que sa semelle vient heurter le visage d'un mort qui squatte le paillasson. Tssy se réveille la tête coincée entre la moustiquaire et l'extérieur de la tente. Une fourmi rouge se promène sur son nez glacé. À l'extérieur les vaisseaux sont en suspension au dessus du sol. Leurs moteurs froids se réchauffent en toussant.

Une odeur d'essence s'insinue dans les maisons. Tssy et Lans enfilent leurs vêtements poussiéreux pour reprendre la route. Sur leurs bras HORAIRE indique 9h30.

JE PASSE À TABLE

Je réalise qu'il est préférable que je ne fasse pas réellement partie de l'équipage et que mon absence ne se ferait pas même remarquer. Je me résigne à patienter dans un coin durant ce voyage que je veux à tord contrôler. Je décide d'attendre les deux garçons en faisant une sieste dans la tente. Je sais qu'une fois le camps plié et rangé dans le coffre du véhicule je devrais trouver une autre cachette au risque de me faire briser les os et aplatir les yeux. C'est bel et bien comme un boa que la tente s'enroule alors autour de mon corps improbable. Quand je n'existe plus le serpent s'étreint narcissiquement. Sans moi Tssy et Lans font le plein de boites de conserve, de nourriture énergisante et lyophilisée afin de s'équiper de victuailles faciles à transporter.
Je me perds dans le dédale d'allées et de contre allées d'un Ultra-marché de quartier. Au détour d'un étalage je croise une meute de vieillards grignotant à même le sol une escalope de veau encore tiède et fumante. La boutique est saturée de vivres superposées et multiples. Nous rentrons vite au campement en suivant le fil d'Ariane en spaghetti qui zig-zag sur le sol. Personne ne se souvient avoir laissé courir à terre cette longue pâte italienne. Je me charge d'ouvrir la bouche pour aspirer le spaghetti à la Bolognaise et avaler la marche jusqu'au soir. Les conserves se révèlent être immangeables. Trop sèches et trop salées. La cuisinière improvisée Sophie nous gâte d'un couscous succulent. Elle fume à la fin du repas

et ne parle pas beaucoup. Ses cheveux tirés en arrière sont longs et raides. Son visage est sévère. Le lendemain un vent de mer souffle sur la côte. L'étoile affichée sur la carte est parvenue jusqu'au bivouac tout juste habillée de résilles noires. Une poussière magique s'engouffre dans les narines des passagers qui sommeillent calmement dans leur chambre pliable. Les boites de conserves achetées la veille se transforment sous les paupières sonnées en de larges coquillages cylindriques et métalliques dans lesquelles des sirènes dodues se douchent à l'eau tiède. À travers la fenêtre, je distingue dans le brouillard un oiseau en fer qui vole haut. À l'intérieur le pilote soulève ses caches-yeux. Il peut voir la fumée s'ériger dans les airs à ce niveau du ciel. L'engin prend de l'altitude et surplombe l'orage. Le pilote remet ses lunettes sur le long nez de l'appareil et s'assoupit dans le siège laissant le robot travailler à sa place. Cette après-midi des familles indiennes voyagent clandestinement. A travers un zoom j'espionne le ballet Indien. Chaque membre de la famille est encordé aux ailes à l'aide de matériel d'escalade fixé aux anneaux sans fonctions qui poussent sur la tôle du bolide volant. Les corps encordés grouillent en rythme d'un côté à l'autre de l'appareil. Tous dansent la chorégraphie bien écrite d'un créateur indigène. Ils trompent ainsi les contrôles fréquents des aiguilleurs du ciel. Les mousquetons bien serrés s'entrechoquent en une mélodie heureuse ponctuée par le cris d'un malheureux qui chute. Dans l'Ultra-marché encore fermé une boite de conserve se fracasse

contre le sol en tombant de son étagère. Son pauvre contenue se déverse sur les carreaux de marbre peints. La mélasse verdâtre s'insinue dans les joints de la maçonnerie portugaise tandis que la sirène chante dans ma tête. Nous partons les poches pleines de trous. Des pommes rouges et vertes roulent sur le sol devant nous. Le 747 de 14h10 disparaît derrière une colonne de fumée. Il évite un pavé zénithal qui s'écroule vers la terre. Un Indien mal harnaché paye de sa vie cette acrobatie patriotique et pousse le cri d'un mort qui redescend sur terre. À l'autre bout de la côte les milles embarcations miniatures s'enfoncent dans la cale sombre d'un colosse de mer.

SANS TITRE

Sur le grand vaisseau l'attente est interminable. Derrière un guichet les agents de douane procèdent à un contrôle d'identité. À un autre bureau il faut attendre un autre papier. Les pages vierges de l'histoire s'enfoncent dans ma bouche jusqu'à la limite de l'étouffement. Juste à temps, je tape avec la main le sol pour obtenir un «CLAP». Je pose mon regard sur Lans et Tssy. Ils tanguent de gauche à droite. Tssy s'empresse de retirer les banderoles de papier du fond de ma gorge. La queue d'attente chahute bruyamment ; une voyageuse plus effrontée que les autres monte sur son voisin. Elle tient chiffonnée en liasse sa lingerie de croisière. La foule porte jusqu'au guichet le corps allongé sur le matelas dressé de mains couchées aux billets délavés. À quelques mètres du guichet la foule cède comme un vieux filet de pêche. Les mailles serrées du nylon relâchent la prise qui s'effondre sur le sol ramolli du navire. Le corps agonise la queue battante en une poignée de poissons vivants. L'orgie se termine. Toute la chair en transit transpire à grands flot. J'ai l'impression de me préparer à envahir la grande I.F.R.I dont je rêve depuis des nuits. Ces deux milles peaux blanches s'égrainent dans l'écume nauséeuse qui soulève dans les airs le cargo envahisseur. Mes aisselles sentent la mauvaise cuisine et mon T-shirt noir fonce de manière inquiétante sous mes bras humides. Devant moi quelques autochtones luttent dans la foule pour rejoindre le guichet. J'ai peine à me

déplacer. Un poisson sans écailles me regarde de ses deux yeux clairs. Je glisse sur sa joue et tombe dans le filet.

Je relance PROGRAMME.

Je retrouve Tssy et Lans dans la mêlée de passeport jaune, de carte grise et d'assurance verte. Je transforme en cachette ces cartes de poker en confettis bien ronds. Parfois Tssy dort sur les sièges de cuir noir tandis que Lans brandit vaillamment sa collection de papiers colorés. Ce dernier a l'air d'un fou qui fête Carnaval seul dans son salon le soir. Nos immatricules sont identifiées à l'aide d'un robot-scan quelques minutes avant que le bateau embrasse l'étoile de son long nez métallique. Avant d'atterrir nous sommes confrontés à une étrange cérémonie. Une voix digitale chante aux passagers :

-DES BRAQUEURS ONT PILLÉ LE NAVIRE CETTE NUIT.

UN CHŒUR REPREND:

DES BRAQUEURS ONT PILLÉS LE NAVIRE CETTE NUIT.

Les passagers s'affolent. Le navire est pris d'angoisse et l'on entend ces quelques mots sortir des gorges

déployées :

1 - MAIS COMMENT!
2 - C'EST TOUJOURS LA MÊME CHOSE ...
3 - IL Y EN A MARRE MAINTENANT !
4 - QUE CELA CESSE .
5 - ETC.

Un des membres de l'équipage appelle au calme et déblatère :

-L'ÉVÉNEMENT EST COURANT, NE VOUS FORMALISEZ PAS.

La chorale du capitaine chante à voix haute le flyer orthodoxe que tient l'aîné de la troupe :

L'ALCOOL ET LE TABAC POSÉS AU FOND DE L'ESTOMAC DU GÉANT D'ACIER
IGNIFUGÉ ONT ÉTÉ SIPHONNÉS PENDANT LA TRAVERSÉE. DES BANQUIERS DÉGUISÉS EN ENFANTS ONT PILLÉ LA CARAVANE. LEURS LONGS TUYAUX DE CAOUTCHOUC VERT ONT ÉTÉ JETÉS À LA MER. LES SERPENTS JARDINIERS SILLONNENT À TRAVERS EAUX ET FONT CHEMIN ARRIÈRE POUR DÉGLUTIR DANS LES CAISSES ADVERSES LA PRÉCIEUSE DEVISE
ÉTRANGÈRE.

Une réceptionniste prend sa pause

déjeuner. Elle sort sur le pont avec une pomme dans la bouche, un poireau à la main et le sein rebelle. En regardant les bandes jaunes et blanches d'un mégot écrasé sur la quille du bateau, Lans et Tssy crient comme sur la place d'un marché :

-NOUS NOUS PASSERONS DU TABAC ET DE L'ALCOOL.

Choeur:
« Nous nous passerons du tabac et de l'alcool ! »

Derrière eux, les voitures giclent en grappe à l'arrière du navire. Le vin coule à flot. Les naufragés sortent leurs bras par les étroites fenêtres taillées dans l'acier. Ils imitent le vol d'un grand oiseau. Les petits véhicules s'enfoncent dans l'obscurité de ces nouvelles collines. C'est maintenant à notre tour de couler par l'arrière du grand navire colonial. Je pars à la noyade dans la montagne ronde qui me gobe comme un anchois cru. J'ai peur de sortir les bras pour battre des ailes. J'angoisse à l'idée qu'une guillotine tombe du ciel et me coupe la tête. J'écrit sur le carré gris de buée engoncé dans la vitre :

J’APPRENDRAIS LE CRAWL-AÉRIEN LES JAMBES AU SEC DANS LA FOURGONNETTE D’UNE POLICIÈRE DERRIÈRE UNE MEURTRIÈRE.

Sur le pont nous observons le port pendu entre les collines nous recevoir dans sa grande rade. Nous discernons d’ici les lacets du chemin goudronné remontés sur la crête. Au loin une première ville brille timidement. Avec **FATIGUE** Tssy et Lans reprennent la route. La carlingue familière transporte mécaniquement sa cargaison. Le sel saupoudré dans le vent donne des notes de bretzel-apéritif à cette longue fantaisie. Dans le rétroviseur j’aperçois la policière agrippée au par-choc. Sa silhouette dessinée sur le ciel bleu foncé lèche la couche d’eau salée fixée sur l’extérieur du vaisseau. Soudain le biscuit du pare-chocs cède dans le creux d’un cassis qui ondule sous le bitume froid. La policière ramène son pied dans l’entrebâillement du coffre mal fermé et continue ses prouesses linguales en escaladant la carrosserie. Elle passe sa langue dans les anneaux de remorquages soudés ici et là. Lans et Tssy dorment maintenant à moitié. Le petit véhicule avance dans le noir

en direction de la ville. La voiture suis bêtement la caravane qui nous devance depuis quelques kilomètres. Nous arrivons au péage qui barre l'entrée d'une ville. La voix féminine commerciale de SATELLITE grésille par l'amplificateur de la radio. Le feu d'indication de changement de direction clignote et nous n'entendons rien :

-FAIRZSDEMISZZSTOURZZZ
SFAIRZSDEMISZZSTOURZZZS
PRENDRZSASZDROITE
PRENDRZSASZDROITEZZ ...

Un barbu sort de la voiture leader et nous jette des pierres pour nous faire fuir vers le Sud. La policière descend rejoindre les douaniers au péage. J'heurte une bouée de protection et abîme le glaçage au beurre salé de la carrosserie recouverte en entière. Je rêve d'un baba au rhum. Les petites collines qui entourent la ville ondulent jusqu'au premier bivouac improvisé. Derrière la forêt je discerne un sac. Je m'échappe en profitant du courant d'air qui s'introduit par le hublot entre-ouvert de l'habitacle fermé. Des maisons sculptées dans un torchon s'organisent en cercles entre

les ramassis de valons métalliques longeant les sillons barbus. Le bagage noir se dessine sur le ciel pourpre dans lequel vient se coucher le soleil. Je me trouve deux cent mètres au dessus de la route où j'ai laissé les autres. Le sac redevient un caillou avant que je ne me réveille. Sur un arbre il est écrit : «welcome». Je me retrouve encore une fois dos à la route en train de défaire le tas de bagages qui s'accumule dans mon dos. J'ouvre une fermeture éclair et me casse un ongle. Fatigué de tous ces récits fictifs que je ne peux m'empêcher de construire, je jette un menhir par la fenêtre et arrache l'étiquette de ma veste «welcome». Je soupire et prend quelques minutes de repos, le temps de retrouver mes esprits. Trois, quatre keftas dans l'estomac et les pilotes s'écroulent dans la tente coincée entre un pot de fleurs bétonné et deux chemins de terre goudronnés. Tssy et Lans sont enroulés depuis déjà deux heures au milieux de deux milles autres boudins zébrés d'onomatopée en z. Je les rejoins. Des policiers surveillent de leurs grosses torches l'aire autoroutière et protègent la caravane charnue du Godzilla insulaire. Les gardiens de la paix éclairent de leurs jets lumineux

les visages endormis. Je peine à trouver le sommeil. Je me réveille dans un sac de propylène. Le sac est fermé avec précaution jusqu'au haut de mes oreilles. Pendant la nuit on ne voit que mes cheveux qui dépassent de cette poche taille unique. Nous dormons sur une toute petite aire de repos. Le dos du parking s'est courbé en son centre sous le poids de nos lourds os. Lans remplit deux tasses de café. Le vent souffle. Derrière lui milles tentes se plient en quatre et se débarrassent de l'humidité. Certaines d'elles se transforment en cerf-volants vivaces qui bombardent sur la terre des sardines de fer. La nuit est terminée. Tssy lasse ses chaussures usées.

Il est 6h30 du matin. Nous reprenons le volant. Une couture du siège craque. Un cafard minuscule ausculte l'air avec ses antennes habiles. Les antennes se tordent en ressort et restent dressées sur le cuir sec. L'attente est longue pour remettre la caravane sur pied. Il nous faudra aujourd'hui rejoindre le plateau indiqué sur la carte et traverser une grosse chaîne de montagne. Le copilote Tssy occupe le poste de contrôle tandis que Lans bidouille quelque chose dans le coffre. Lans

est toujours à la recherche d'une chose ou d'une autre. Il ne cesse d'essayer de mettre de l'ordre dans la soute à bagage. C'est comme si il cherchait à voir si rien n'avait changé. Au premier virement de bord ce qu'il a mis dessus revient dessous et l'histoire continue. À sa place, Tssy guident la manette circulaire de manière optimale pour épouser la courbe de l'itinéraire. Au même moment ses deux pieds alternent entre les trois commandes au sol. Lans bricole à l'arrière les mains dans le fond d'une poche sombre. Il est parfois difficile de différencier la machine des deux autres. **CAFEINE** fait effet et Tssy tardera à vouloir céder sa place. Sur la route les pompistes nous charment en faisant du zèle avec leur pistolets à essence qu'ils manipulent comme des bâtons de majorette. Avec leurs sourires intéressés les pompistes me pompent l'air en même temps qu'ils remplissent le réservoir du tapis sec posé sur le sol spongieux imbibé de carburant à bas prix. J'emprunte les lunettes inclinées de Tssy et évite de croiser du regard les travestis armés. Une fois le réservoir plein nous repartons à vive allure. Je jette des billets en flamme dans la caisse de la station service en guise

d'avertissement. Il nous faut choisir une cité où se procurer la monnaie locale que nous tarderons à trouver. C'est à deux pas d'ici que je pose mes deux pieds sur le sol de l'étoile. Nous étions restés jusqu'alors assis dans la navette sans jamais vraiment poser pieds à terre. J'eu en gage de représailles à se manque de politesse acquis le droit de marcher à cloche pied. On me prendra peut être pour un blessé de guerre. Lans respire l'air extérieur dépourvu de vapeur d'essence. Ses déplacements sont hachés, sa perception de l'environnement diminuée. Il se questionne bêtement à voix haute :

-TROUVERAIS-JE ICI UN DISTRIBUTEUR DE CRÉDIT?
-ME SUIS-JE PERDU?
-COMBIEN DE TEMPS ME RESTE-T-IL À VIVRE?

L'interface accrochée à sa taille lui répond avec la voix féminine habituelle qui lui rappelle sa mère:

-UN DISTRIBUTEUR SUR LA 2EME.
-FAITES 100 MÈTRES
-PROCHAINE À GAUCHE
-C'EST ICI.

MEFIANCE fait des aller et venus le long de mes vertèbre arrangées en rail. Le sang claque dans ma tête. Les bras nus accrochés à mon corps me semblent mal appropriés. Je n'ai pas pris le haut de ma combinaison de vêtements. Je me détend comme je peux en regardant la quiétudes des badauds assis en terrasse. Ils m'adressent des sourires discrets. Je les trouve accueillants. Des langages aux tonalités rares chantonnent doucement aux terrasses ensoleillées. Les langues épongent l'eau sucrée qui fume sur les tables. Une dizaine de terrasses à vapeurs longent la route bitumineuse. Plus haut le tracé noir et gras zigue-zague sur le flanc de la montagne qui nous barre l'horizon. Je le regarde avec souffrance. Tssy m'attend dans la voiture en discutant avec de jeunes curieux aux visages ronds. Les enfants s'approchent des hublots de l'engin en décrépitude. Leurs petites mains sèches passent et repassent les courbes du vaisseau. Les mains impriment dans la mince couche de sable accroché au vitraux de l'appareil la parfaite empreinte de leurs dix doigts fins. Lans pose avec soin une main sur son ? oreille.

-TSSY TU ME REÇOIT ?

-OUI
-TOUT VA BIEN ?
-JE FAIS CONNAISSANCE AVEC LA POPULATION.
- EN RESTANT LE CUL DANS LE WAGON !
-CROIS MOI !
-EST CE QUE SE SONT DES ENFANTS ?
-ÇA T'INTÉRESSE ?
-N'IMPORTE QUOI.
-POURQUOI ME DÉRANGES TU ?
-JE SUIS EN FACE D'UN DISTRIBUTEUR.
-ALORS VAS Y, C'EST LE MOMENT.
-1600, COMME CONVENU ?
-CE NE SERA PAS DE TROP.
-REÇU .
-JE PROCÈDE AU RETRAIT.

Lans regarde autour de lui et avance lentement vers l'automate bancaire scellé dans la pierre d'un immeuble en terre. Le module de métal est engoncé dans un mur de briques couleur sable. Lans trempe ses doigts dans le pot de commande et compose à l'aveuglette une série de code. 1600 crédits sortent instantanément par la fente humide du module. Lans retire les billets par cette étroite ouverture. Il glisse les étoffes, excepté une, dans la poche de son pantalon qu'il verrouille aussitôt. Il observe attentivement le papier épargné posé dans le creux de sa main. Le billet est d'une finesse

surprenante. De magnifiques symboles sont peints sur une large bande noire dont la finesse égale celle du papier qu'utilise Tssy pour fumer sont tabac. Bien qu'heureux d'avoir procédé sans obstacles au retrait Lans est en état de choc. Dans ces poches des centaines de tableaux sans sujets vernissent les sombres galeries de sa combinaison imperméable. Il lui vient un haut le coeur. Sa gorge se noue et se tapisse d'acidité râpeuse. L'exposition monumentale réunie une garde incessante faite d'hommes noirs habillés comme pour un enterrement. Sans parler des vestiaires à consigne et des jetons en forme de pièce qui roulent au sol dans un vacarme insoutenable. C'est dimanche les touristes attendent sous la pluie. Comme pris d'un vertige Lans vacille et retrouve son unique pied. De la main il s'appuie contre le mur qui lui sert de béquille. Un passant le regarde inquiet mais ne s'arrête pas. Un homme armé d'un balai auto-aspirant vient nettoyer les particules de sable que Lans à disséminé par terre en s'agrippant au mur de terre. Lans plonge son visage dans la bassine d'eau claire du fonctionnaire apparu à quelques mètres de lui. Il note tout haut dans son enregistreur vocale

portatif :

-J'AI L'IMPRESSION D'AVOIR FAIT LE CASSE DU SIÈCLE. JE SUIS ARRIVÉ SANS MOT DIRE ET J'AI ENFONCÉ MA CARTE DE CRÉDIT DANS CETTE MACHINE HUMIDE. IL Y A DE ÇA QUELQUES JOURS RIEN DE CETTE MASCARADE NE M'AURAIT CHOQUÉ MAIS AUJOURD'HUI JE NE PEUX IMAGINER TELLE ATROCITÉ. JE ME DIRIGE MAINTENANT VERS LE VAISSEAU.

Le fonctionnaire pressé de raconter ce qu'il a vu parle à un chat :

-QUAND LANS A TREMPÉ SON VISAGE DANS LA BASSINE, JE NE VOYAIS QUE SON DOS MAIS J'AI PU VOIR SON REFLET DANS L'EAU. SUR SA FACE IL N'Y AVAIT QUE SES YEUX ET SA BOUCHE. LE RESTE ÉTAIT OCCULTÉ PAR UNE CAGOULE SOMBRE ET SERRÉE. SES YEUX ÉTAIENT TERRORISÉS. UNE FOIS QUE LANS A SORTIT LA TÊTE DE L'EAU SON VISAGE ÉTAIT DE NOUVEAU VISIBLE. CE N'EST PAS PARCE QUE LA CAGOULE A COULÉ AU FOND DE LA BASSINE QUE JE POUVAIS VOIR DE NOUVEAU SON VISAGE MAIS PARCE QUE LE MASQUE AVAIT SOUDAIN REPRIS FORME HUMAINE.

La rue me regarde en un sourire de cent dents jaunies livrées comme les cymbales d'une batterie de soldat.

Lourd de mes 1600 crédits je rejoins Tssy et partage avec lui le butin de ce premier braquage. Quand je souris dans le rétroviseur mes dents sont taillées en pointe. Attiré par les enfants une Police montée se rapproche et fait fuir les rôdeurs. Je ferme aussitôt cette bouche avant que la garde nous prenne. La route trace maintenant droit dans les terres vers les montagnes enneigées que nous distinguons au loin. Nous roulons à l'anglaise, le volant à droite, cap sur le Sud. Des montagnes nous fond face. Elles s'élèvent dans le décor comme des dirigeables en tenue de camouflage. Au détour d'un virage la neige est partout. Un désert blanc inattendu s'étend devant nous. Les cristaux sont frais et offrent un terrain de jeu idéal. Les usagers de la route se font vite assaillirent par les précises attaques de Tssy. Dans ses mains la neige qu'il sculpte devient la parfaite réplique d'armes de poing meurtrières. Plus loin à fleur de montagne les familles profitent des dénivelés enneigés pour pratiquer des jeux d'hiver. Tssy leur tire une salve de plombs. La matière blanche et froide agglomérée dans nos mains tâche d'une eau trouble des cibles innocentes. Nous faisons un carton.

En bas la température légèrement plus élevée coule dans le caniveau. Le filet peu profond serpente lentement en bord de route. Le manteau blanc retrouve son état antécédent. Nos jouets se liquéfient et mouillent nos pantalons. Le grand plateau reprend sa couleur ocre. Des macchabées aux positions improbables apparaissent sur le sol vandalisé par les silhouettes humaines graffés à la craie blanche. Plus tard, dans une cité très ancienne ; je reconnais des rivaux à leurs long bras dénudés, alignés sur la longueur des bancs de restaurants routiers. Dans les assiettes est servi un copieux plat. Les légumes qui accompagnent la viande semblent avoir mijotés des siècles. De grosses olives attirent mon attention. Je crois voir des prunes tellement la chair est abondante. Autour du noyau brun le fruit gonfle au soleil. Sur chaque table de la terrasse une assiette similaire vient recevoir des dizaines de sphères volumineuses. Tssy et Lans croquent sans hésitation dans l'olive juteuse. Après avoir très mal négocié le prix du repas Lans, en se levant, invite tout les équipages à reprendre la route.

SOPHIE ET LUCIE

Nous ne sommes pas les premiers, la porte du camp est bien gardée. Nous passons le barrage qui permet de nous identifier. À l'intérieur nous construisons notre maison à côté d'autres voyageurs. C'est l'occasion d'échanger de précieux conseils. Nos voisins m'apprennent par exemple comment améliorer le système de refroidissement du moteur embarqué de série dans nos navettes à roulette. Ils me montrent comment jouer avec le auvent de ventilation et la turbine à air pour dissiper avec efficacité la chaleur accumulée dans les pistons. Le résultat est prometteur. Le soir venu je fais plus ample connaissance avec la belle Sophie rencontrée dans la carrière ensevelie. Tous les deux nous marchons vers le noir qui entoure le bivouac. Nous discutons peu et gambergeons beaucoup. Nous parcourons plusieurs centaines de mètres la tête plongée dans des pensées solitaires. La lumière des milles petits campements ne nous atteint plus que de quelques rayons diffus. Sophie s'éloigne encore un peu et me demande de rester à l'écart. Ces fesses bougent sous la combinaison moulante. C'est un plaisir pour les yeux quand je parviens à ignorer le vêtement tissé. Les fesses bombées apparaissent et m'étrennent. Je regarde CASSEROLE qui brille dans le ciel. Sophie s'accroupit dans le noir quelques secondes. Elle revient et me décrit en riant la rivière dorée là-bas qui glisse entre deux pousses de romarin séché. Entre les étoiles la figure d'un voyageur rasé de prêt se dessine sous mes traits. Cette nuit

là il porte une tenue de propylène dans laquelle je me sens humilié. Les poches de mon uniforme sont remplies de gadgets anachroniques sans usage. Il s'en sert de brique pour construire des talus. Se sont ses grandes cathédrales. Les appareils électroniques sans batterie deviennent des fusils sans poudre avec flash adaptables. Parfois je mange une confiserie au goût de fruit puis je jette l'emballage par terre dans l'épaisse mare multicolore faites de papiers en bas-âges. Le plastique se dégrade vite en de vives couleurs. Marron, orange et rouge envahissent la peau claire du désert mais le voyageur lui ne vieillit pas laissant tomber de ses mains les tâches colorés courantes d'un certain âge. Il parcourt le vaste désert. Le plastique craque sous ses pieds enfouis plus bas dans le sable. Les semelles de ses chaussures de marche fondent au soleil et prennent la forme du sol. La géographie change d'un mètre à l'autre, les chaussures dans leur ascension se transforment en bulle sous l'effet de gravitations aléatoires. La semelle s'écrase alors encore et coule sur le sol granuleux et chaud du désert. Dans ce corps à corps poisseux l'un et l'autre savourent un pouvoir réciproque. Je marche loin dans le noir. Hors de porté des regards du bivouac j'arrose le sable chaud qui engloutit instantanément ce qui sort en pression de mon sexe hors d'usage. Je ne peux me retenir d'avantage et vide ma carcasse de part en part. Au loin brille une douzaine de lampes torches. Plus loin une autre douzaine de lampes frontales. Tout prêt sur ma droite la flamme de nombreux briquets vacillent sous l'effet du vent.

Ces petites lumières illuminent les fontaines humaines. Comme eux je me soulage sous les étoiles. Nos sourires de dents blanches scintillent dans l'obscurité et habillent le ciel encore vide d'une lumière précoce. Le froid commence à devenir insupportable et me transforme en sable quand le sommeil m'emporte.

LE RÉVEIL

Il est 6h du matin, Lans se réveille et remonte la couverture d'argent isotherme. Toutes les choses sont recouvertes de théine séchée à la manière du fond en porcelaine des tellières d'Angleterre ou des thermos de café. De l'eau coule sur mon visage. L'intérieur de la membrane de notre abris plastifiés ruisselle d'une eau glacée. Je sors de mon sac de couchage sans réveiller mon compagnon. Je quitte cette sordide cabane de plastique et évite la cascade qui coule maintenant chez nous. Mes fidèles chaussures gardent l'entrée. Je souffle dessus sans les frotter. A l'intérieur une empreinte de pied gelée apparaît. Un génie s'échappe sans m'adresser un mot. Je lève la tête et observe l'ampleur du village. La démographie a proliféré dans la nuit et m'apparaît au levé du soleil dans une poussée exponentielle. Les rues se façonnent d'elles même.

Le génie du matin revient tout prêt de moi l'air embarrassé. Il me rappelle la raison de mon levé et me reproche de ne pas l'avoir frotté. Une goutte d'eau tombe sur la joue de Tssy qui frissonne comme une jolie fille. Le génie au visage recouvert de bleus s'enfuit à la recherche de caresses. À l'extérieur le givre à figé notre édifice de toile plastique à fermeture éclair. La nuit a été froide.

L'igloo est un sorbet. Un olivier pousse déjà à l'autre bout de la plaine et les olives grosses comme des pastèques s'écrasent au pied du tronc fétiche. D'un doigt je goutte cet étrange dessert. Pris de nausée je manque de m'étouffer et vomis

une olive. Tssy se réveille et me raconte l'histoire du givre où c'est peut être moi qui lui raconte. Il nous sert un Vodka-martini sans glace. Nous quittons la zone. Des croissants ont remplacés nos lèvres gercées. La réverbération du soleil éclaire nos fossettes creusées. Nos deux têtes forment une lune trouée. Nous grimpons dans le vaisseau de fer pour sortir de l'enceinte de repos et reprenons la route. Comme à l'habitude il est très tôt le matin, nous passons par une petite cité quand l'aube fini par se coucher. Les citadins dorment encore. Nous roulons sans un mot. Plus loin sur la route, nous longeons une agglomération bordée d'un lac somptueux. L'eau parvient dans cette cuve naturelle par tous les cotés. Tssy et Lans choisissent un lit pour tremper leurs corps desséchés. Les deux géants nus font leur douche dans ces microscopiques filets d'eau indiqués sur la carte en bleu. La crasse se délie dans l'eau froide et s'échappe par le courant jeté dans le lac. Tssy et Lans sèchent à la lumière du ciel. J'active SOMMEIL et m'offre une sieste. Une heure plus tard.

-LANS!
-HUM.
-LA ROUTE EST ENCORE LONGUE.
-C'EST TOI QUI SAIS.
-JUSTEMENT IL NE FAUT PAS TROP TARDER ICI.
-J'ARRIVE, J'ARRIVE...

Tssy et Lans se réveille d'un saut. Tssy et Lans

jettent les corps endormis des pilotes crasseux qui s'accumulent paresseux au bord de l'incroyable delta. Les cents rivières qui coulent ici donnent alors la douche à toutes ses vieilles idées souveraines. Les Rois d'antan se noient. Les lits qui affluent débordent d'une eau moussante. L'épaisse couche d'or shampouineuse recouvre les berges séchées et font briller les engins garés. Sans surprise, sur la pancarte est écrit «Paradise». Une palmeraie s'étend devant nous. La vue est imprenable. Je n'en crois pas mes yeux d'être enfin arrivé.

L'ONGLERIE

J'ai remarqué un grand homme voilé tapit sous l'ombre d'un dattier. Le bout de ses doigts laissait jaillir des ongles acérés. Je suis resté là, à coté des ongles. Ils atteignirent peu à peu les plus hautes palmes de cet îlot verdoyant. Ici les dattiers sont grands de deux cent pieds. Un aigle royal d'une envergure défiant mon imagination se dirige en planant vers la palmeraie qui s'organise en cercle. Les ongles en perche grattent avec patience les dattes des sommets. Les sabres acérés parviennent à atteindre les fruits juteux que l'avarice des palmiers garde accrochés aux branches les plus hautes. Le ciel s'assombrit. Un lion aux dents longues se dessine dans les nuages et s'immobilise au dessus de la vallée. La vue de l'animal effraie les cueilleurs âgés et le petit groupe d'hommes se réfugie dans les souterrains humides de l'oasis. Ils dissimulent sous leurs robes les sabres blancs de kératine prêts à dégainer. Le chasseur à plume descend en cercle et met le cap sur «Paradise». L'aigle profite de l'égarement ambiant pour se rapprocher du sol. Il déracine un dattier qu'il s'empresse de remonter dans les hauteurs du ciel. La main du vieillard relâche le manche du sabre crispé.

LES DUNES

Un désert nous entoure. Nous discernons les dunes dans un lointain paysage. Un oiseau vole en cercles serrés autour d'une vieille carcasse d'acier encore huileuse. Des empreintes de pieds s'éloignent de l'ancien accident. Je suis encerclé de tous côtés par un horizon plat et malléable. Je piste les traces de pas qui s'engouffrent sous une pierre. Elles me mènent vers une autre carcasse. Une vieille voiture identique à la première règne seule au milieu d'un caillou transparent. Je discerne au loin un portail conçu de deux portières sans peinture. Un passage s'ouvre et se ferme. Les portillons claquent les uns après les autres. Dans l'ouverture l'horizon flotte au dessus d'un léger nuage de poussière. Les montagnes sont dans le ciel. Les mondes se succèdent les uns après les autres. Les multiples horizons grimpent en marches serrées au dessus de mes deux yeux alignés. À travers l'étroite fente dessinée dans le linge qui protège mon visage je passe d'un monde à l'autre en plissant les paupières. Je m'engage vers l'Olympe en suivant les systèmes roulant qui volent maintenant loin. Tssy me pince le bras.

-RÉVEILLE TOI MON GARS!
-JE NE DORS PAS.
-C'EST PAS CE QUE JE VOIS.
-LANS OUVRE LES YEUX BON SANG.
-JE NE DORS PAS.
-OÙ JE VAIS MAINTENANT ?
-IL FAUT CHOISIR UNE PISTE.

-PARMI CES CINQ SILLONS ?
-OUI. DROIT JUSQU' À L'INFIME REPÈRE. CAP 370.
-C'EST QUOI LE REPÈRE ?
-ON A LE CHOIX.
-CA NE M'AIDE PAS BEAUCOUP.
-JE NE SAIS PAS CHOISIR.
-UNE ANTENNE ?
-JE NE SAIS PAS JE TE DIS.
-UNE DUNE ? UNE PANCARTE ?
- ...
-MAIS QUOI ALORS ?
-JE NE SAIS PAS.
-UN VIEUX VILLAGE ?
-JE SUIS PERDU.
-SUIVONS LA VIEILLE ANTENNE.

LE DEAL

Tssy conduit droit sur une piste aussi large que longue. Deux portières s'ouvrent et deux silhouettes relèvent notre immatricule. Nous entrons dans une seconde zone de sommeil. Le soir venu nous déposons notre cargaison au milieu du bivouac. Nous faisons apparaître la marchandise à livrer cachée jusque là dans le double fond de la voiture. Comme les autres vaisseaux de fer nous abandonnons ici notre salopette et nos casquettes de livreurs à domicile sur les cartons posés devant le sol du désert sans sonnette. Il est écrit sur la porte:

PREMIÈREMENT:
UN CARRÉ OU DEUX DE CHOCOLAT SUCRÉ BON MARCHÉ S'ÉCHANGE CONTRE UN COUP DE MAIN POUR DÉPANNER UN VAISSEAU TOMBÉ DANS UNE RIVIÈRE EN RUINE.

DEUXIÈMEMENT:
UNE DURITE EN CAOUTCHOUC SE TROQUE CONTRE UN LITRE D'EAU GAZEUSE.

Le soleil est au zénith. Il brûle huit jambes noires qui roulent le 100 mètres sous nos deux têtes enturbannées. Nos visages ont la couleur du charbon. Les roues disparaissent à l'horizon. Nous surprenons les quatre athlètes afro-américains prendre la fuite. Une bande de ciel vient se glisser sous le châssis de la voiture. La

carlingue vole sur un tapis bleu et ondule en rythme. D'un cap à l'autre le tapis et sa toiture se déplacent dans de vastes plaines anciennement occupées par de grandes étendues d'eau salée. Parmi les cailloux vernis de bave, je distingue ici et là de vieux mollusque pétrifiés. Pourtant cette plaine aride porte une dimension de vie qui me chatouille le ventre. Je crois revoir «Paradise» à plusieurs reprises. Je ne peux m'empêcher de vous demander. Je m'adresse à moi même en chuchotant à voix haute:

-CES CHOSES SONT ELLES BIEN RÉELLES OÙ SONT ELLES UN RÊVE NÉCESSAIRE ?

J'enclenche le robot sans états d'âmes. La foreuse perce le sol d'un large trou. Je passe ma tête à travers l'embouchure. Je pars chercher du pétrole mais il n'y a plus rien. Des indiens sans plumes mettent leurs mains devant la bouche et baillent en silence. Un oasis s'offre à notre vue mais c'est une île déserte. Tout autour de nous les arbres ont remplacé le sable. L'oasis est un tourment. Une grosse claque me gifle le derrière. Le désert nous entoure à nouveau, l'oasis en son centre. Nous pénétrons entre les plantes grasses. Certains pilotes se reposent sous l'ombre des dattiers. Parmi eux je crois apercevoir la belle Sophie. Son corps auto-bronzant est enfoncé dans le sable. La silhouette horizontale de Sophie est bordée à mi-cuisse des pieds à la tête. Le corps nu pénètre le sol tendre. Toute sa peau est tranchée net de haut en bas, les viscères dans le sables.

LES JEUX DU SOLITAIRE

Il faut maintenant passer quelques vallons caillouteux avant d'arriver dans un camp. Dans les autres voitures plus en aval d'ici je me vois chercher dans le font d'un sac vide. Je me dirige au loin jusqu'à la mer de sable. Je monte au sommet de la plus haute des vagues. Des couples de jumeaux me suivent à la trace. Je suis encerclé de tous les côtés par cette foule ennuyante. L'eau en grain s'effondre sous mes pas. J'abandonne la planche de surf qui vient d'apparaître entre mes doigts et la jette derrière moi. Une dizaines de jumeaux se fracassent contre la roche en trébuchant sur la dérive de cette couronne d'épine. J'aperçois des empreintes qui serpentent dans la mer. Je suis le fin sillon en ligne qui se glisse entre les vagues. Une motocyclette à tête de serpent est posée dans un creux à l'ombre d'un tube. Le devant de l'engin est sculpté dans du bois tendre. Le serpent est peint selon un modèle de dragon rencontré au Japon. Un homme voilé se penche en avant. Il racle avec sa main la surface de la mer brûlante. Entre ces doigts l'écume qui trône dans ce plis marin vient s'ériger en une petite statuette de terre. Les clapotis du vieil océan se figent en pétales dans les mains du magicien. Le voyageur s'approche sans me voir et pose à mes pieds le sable rose. Il me traverse sans intérêt et se penche de nouveau pour cueillir une autre fleur. Le surfeur s'introduit à pleine vitesse dans ma tête. Il tient la belle Sophie à pleine main. En bousculant le cueilleur, la planche en bois exotique du sportif

blond se vaporise en cendre noires.

SOMMEIL est absent. Je vole dans les airs. Je fait tous cela sans l'ombre du doute que je laisse à sa place assis sur le cuir tendu du siège soulevé au dessus des cailloux éparses. Le plafond plus bleu que nature défile à vive allure. Je ne connais pas cet endroit et me demande alors si je ne suis pas trop fatigué pour rêver. Je m'efforce d'ouvrir les yeux. Le paysage est inchangé. Je referme les yeux. Toujours ce même défilement opalescent. Je range mes paupières et mes faux cils dans une poche cousue sur ma poitrine de laquelle j'extrais un silicone chirurgical. Je jette en bon copain la prothèse à la gueule du pilote aimable. Avant de me faire repérer, je devrais peut-être définitivement me réveiller ou laisser SOMMEIL m'emporter pourtant je décide de rester là et de suivre l'horizon qui s'écroule à mon passage. Maintenant je ne peux faire demi tour. Je suis incapable de savoir si mes yeux sont ouverts ou fermés. Les bords flous du paysage glissent en larmes le long de mes paupières jusqu'au derrière de mes oreilles anesthésiées. Les montagnes disparaissent là où je ne me retourne plus. Je reste ici devant le pare-brise, derrière la vitre. Je sens à ma gauche Tssy concentré sur l'orientation du bolide. Je prend de plus en plus de vitesse et essaye de me détendre. Je refuse l'aide de CONTROLE. Le temps s'arrête. L'encre électronique palpite sous la peau de mon bras gauche. Je m'essaye à un rapide coup d'oeil. La montre affiche maintenant une peinture abstraite toute en nuances de noir. Je n'avais jamais rien

vu d'aussi beau. Je me laisse guider dans cette perspective étalée. L'agencement des lignes ne correspond à aucune de mes habitudes visuelles. Les points de fuites sont absents, le parallélisme fluctuant. Un linge humide et transparent porté par le vent d'Ouest virevolte en deux éclats fugaces. Le linge vient gommer mon visage sous une légère tempête. Piégé derrière mes traits il s'étire en un large sourire. Le masque ruisselle en une eau intérieure à ma tête et s'enfonce dans l'orbite où loge mon globe oculaire. Des gouttes noires et rampantes s'improvisent en vampire et suce un sang transparent qui bat derrière le visage d'une figure inquiétante. Les sangsues humides serpentent entre les pommettes et le front d'une tête coupée. Le visage se met à rire aux éclats. Cet homme à la jeunesse improbable me regarde en grand. Une paire de main et de bras sans ombres embrasse longuement le ciel. SOURIRE contrôle mes pommettes anesthésiées par le vent. Je vois flotter dans l'air au milieu du pare-brise entre les deux essuie-glaces mon visage béat et reste figé dans la peau de cet étranger.

LE FAUSSAIRE

Le modeste véhicule de tourisme prend la mer. Le soleil roule sur la carrosserie brillante avant de s'éclipser derrière un semi-remorque qui traverse le pays. La petite automobile a quitté le ciel de la ville. Plusieurs caravanes empruntent la même route et partent s'installer dans le désert situé plus au sud. Tssy est au poste de pilotage ce matin. Tssy à les cheveux court et ne parle pas beaucoup. Sa main gauche est accrochée à la manette de direction circulaire du bateau tandis que sa main droite gratte une barbe naissante. Le bolide est un modèle vétuste équipé d'un moteur à explosion de 800 cm3. Le moteur à été assemblé en 975 près de l'ancien Paris dans les usines de Billancourt. Dans la soute arrière une silhouette fouille dans les bagages. Après une manoeuvre d'équilibriste un jeune homme s'assoit sur le siège passager. Lans est concentré sur la carte l'air confiant. Il touche avec plaisir les instruments de navigation et traverse de nouveau le monde.